Corneille

Horace

Tragédie

Adaptation par J. *&* D. Henry

*Ad usum delphini*

**Tulle**, roi de Rome…………………………………………………

**Le vieil Horace**, chevalier romain…………………………………..

**Horace**, son fils……………………………………………………..

**Curiace**, gentilhomme d’Albe, amant de Camille………………….

**Valère**, chevalier romain, amoureux de Camille…………………….

**Sabine**, femme d’Horace, et sœur de Curiace……………………..…

**Camille**, amante de Curiace, et sœur d’Horace…………………….…

**Julie**, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille…………..

**Flavian**, soldat de l’armée d’Albe…………………………………….

La scène est à Rome, dans une salle de la maison d’Horace.

ACTE I

Scène I. Sabine, Julie puis Camille

Sabine

Approuvez ma faiblesse, et souffrez ma douleur ;

Elle n’est que trop juste en un si grand malheur.

Julie

Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ;

Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.

Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,

Et concevez des vœux dignes d’une Romaine.

Sabine

Je suis romaine, hélas ! Puisqu’Horace est romain ;

J’en ai reçu le titre en recevant sa main ;

Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,

S’il m’empêchait de voir en quels lieux je suis née.

Albe, où j’ai commencé de respirer le jour,

Albe, mon cher pays, et mon premier amour ;

Lorsqu’entre nous et toi je vois la guerre ouverte,

Je crains notre victoire autant que notre perte.

Julie

À nos yeux Camille agit bien autrement !

Son frère est votre époux, le vôtre est son amant.

Hier, quand elle sut qu’on avait pris journée,

Et qu’enfin la bataille allait être donnée,

Une soudaine joie éclatant sur son front…

Sabine

Ah ! Que je crains, Julie, un changement si prompt !

Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère ;

Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère.

*Camille approche.*

Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie :

J’ai honte de montrer tant de mélancolie,

Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,

Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

Scène II. Camille, Julie

Camille

Qu’elle a tort de vouloir que je vous entretienne !

Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,

Et que plus insensible à de si grands malheurs,

À mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?

De pareilles frayeurs mon âme est alarmée ;

Comme elle je perdrai dans l’une et l’autre armée :

Je verrai mon amant, mon plus unique bien,

Mourir pour son pays, ou détruire le mien,

Hélas !

Julie

Elle est pourtant plus à plaindre que vous :

On peut changer d’amant, mais non changer d’époux.

Camille

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,

Et plaignez mes malheurs sans m’ordonner des crimes.

Julie

Vous déguisez en vain une chose trop claire :

Je vous vis encore hier entretenir Valère.

Camille

Si je l’entretins hier et lui fis bon visage,

N’en imaginez rien qu’à son désavantage.

Je garde à Curiace une amitié trop pure

Pour souffrir plus longtemps qu’on m’estime parjure.

Il vous souvient qu’à peine on voyait de sa sœur

Par un heureux hymen mon frère possesseur,

Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père

Que de ses chastes feux je serais le salaire.

Ce jour nous fut propice et funeste à la fois :

Unissant nos maisons, il désunit nos rois ;

Vous avez vu depuis les troubles de mon âme ;

Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,

Et quels pleurs j’ai versés à chaque événement,

Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.

Enfin mon désespoir parmi ces longs obstacles,

M’a fait avoir recours à la voix des oracles.

Écoutez si celui qui me fut hier rendu

Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.

Ce Grec si renommé, qui depuis tant d’années

Au pied de l’Aventin prédit nos destinées,

Lui qu’Apollon jamais n’a fait parler à faux,

Me promit par ces vers la fin de mes travaux :

« Albe et Rome demain prendront une autre face ;

Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,

Et tu seras unie avec ton Curiace,

Sans qu’aucun mauvais sort t’en sépare jamais. »

Je pris sur cet oracle une entière assurance,

Et comme le succès passait mon espérance,

J’abandonnai mon âme à des ravissements

Qui passaient les transports des plus heureux amants.

Jugez de leur excès : je rencontrai Valère,

Et contre sa coutume, il ne put me déplaire,

Il me parla d’amour sans me donner d’ennui :

Je ne m’aperçus pas que je parlais à lui ;

Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace :

Tout ce que je voyais me semblait Curiace ;

Tout ce qu’on me disait me parlait de ses feux ;

Tout ce que je disais l’assurait de mes vœux.

Le combat général aujourd’hui se hasarde ;

J’en sus hier la nouvelle, et je n’y pris pas garde :

Mon esprit rejetait ces funestes objets,

Charmé des doux pensers d’hymen et de la paix.

La nuit a dissipé des erreurs si charmantes :

Mille songes affreux, mille images sanglantes,

Ou plutôt mille amas de carnage et d’horreur,

M’ont arraché ma joie et rendu ma terreur.

J’ai vu du sang, des morts, et n’ai rien vu de suite ;

Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite ;

Ils s’effaçaient l’un l’autre, et chaque illusion

Redoublait mon effroi par sa confusion.

Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,

Au jour d’une bataille, et non pas d’une paix.

Julie

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

Camille

Dure à jamais le mal, s’il y faut ce remède !

Soit que Rome y succombe ou qu’Albe ait le dessous,

Cher amant, n’attends plus d’être un jour mon époux ;

Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme

Qui soit ou le vainqueur, ou l’esclave de Rome.

Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?

Est-ce toi, Curiace ? En croirai-je mes yeux ?

Scène III. Curiace, Camille

Curiace

N’en doutez point, Camille, et revoyez un homme

Qui n’est ni le vainqueur ni l’esclave de Rome…

Camille

Curiace, il suffit, je devine le reste :

Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,

Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,

Dérobe à ton pays le secours de ton bras.

Qu’un autre considère ici ta renommée,

Et te blâme, s’il veut, de m’avoir trop aimée ;

Ce n’est point à Camille à t’en mésestimer :

Plus ton amour paraît, plus elle doit t’aimer ;

Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t’ont vu naître,

Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.

Mais as-tu vu mon père, et peut-il endurer

Qu’ainsi dans sa maison tu t’oses retirer ?

Ne préfère-t-il point l’État à sa famille ?

Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille ?

Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?

T’a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi ?

Curiace

Il m’a vu comme gendre, avec une tendresse

Qui témoignait assez une entière allégresse ;

Mais il ne m’a point vu, par une trahison,

Indigne de l’honneur d’entrer dans sa maison.

Je n’abandonne point l’intérêt de ma ville,

J’aime encor mon honneur en adorant Camille.

Tant qu’a duré la guerre, on m’a vu constamment

Aussi bon citoyen que véritable amant.

Et s’il fallait encor que l’on en vînt aux coups,

Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.

Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,

Si la guerre durait, je serais dans l’armée :

C’est la paix qui chez vous me donne un libre accès,

La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

Camille

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

Était-ce le secret que révéla l’oracle ?

Curiace

L’aurait-on jamais cru ? Déjà les deux armées,

D’une égale chaleur au combat animées,

Se menaçaient des yeux, et marchant fièrement,

N’attendaient, pour donner, que le commandement,

Quand notre dictateur devant les rangs s’avance,

Demande à votre prince un moment de silence,

Et l’ayant obtenu : « que faisons-nous, Romains,

Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains ?

Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes :

Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes.

Nous ne sommes qu’un sang et qu’un peuple en deux villes :

Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles ?

Nommons des combattants pour la cause commune :

Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;

Et suivant ce que d’eux ordonnera le sort,

Que le faible parti prenne loi du plus fort ;

Mais sans indignité pour des guerriers si braves,

Qu’ils deviennent sujets sans devenir esclaves.

Ainsi nos deux États ne feront qu’un empire. »

Il semble qu’à ces mots notre discorde expire :

Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,

Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami ;

Ils s’étonnent comment leurs mains, de sang avides,

Volaient, sans y penser, à tant de parricides.

Enfin l’offre s’accepte, et la paix désirée

Sous ces conditions est aussitôt jurée :

Trois combattront pour tous ; mais pour les mieux choisir,

Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :

Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

Camille

Ô dieux, que ce discours rend mon âme contente !

Curiace

Dans deux heures au plus, par un commun accord,

Le sort de nos guerriers réglera notre sort.

Cependant tout est libre, attendant qu’on les nomme :

Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome ;

D’un et d’autre côté l’accès étant permis,

Chacun va renouer avec ses vieux amis.

Pour moi, ma passion m’a fait suivre vos frères ;

Et mes désirs ont eu des succès si prospères,

Que l’auteur de vos jours m’a promis à demain

Le bonheur sans pareil de vous donner la main.

Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

Camille

Le devoir d’une fille est en l’obéissance.

Curiace

Venez donc recevoir ce doux commandement,

Qui doit mettre le comble à mon contentement.

Camille

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,

Et savoir d’eux encor la fin de nos misères.

ACTE II

Scène I. Curiace, Horace

Curiace

Ainsi Rome n’a point séparé son estime ;

Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime :

Cette superbe ville en vos frères et vous

Trouve les trois guerriers qu’elle préfère à tous ;

Et son illustre ardeur d’oser plus que les autres,

D’une seule maison brave toutes les nôtres :

Nous croirons, à la voir toute entière en vos mains,

Que hors les fils d’Horace il n’est point de Romains.

Et puisque c’est chez vous que mon heur et ma flamme

M’ont fait placer ma sœur et choisir une femme,

Ce que je vais vous être et ce que je vous suis

Me font y prendre part autant que je le puis ;

Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,

Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :

La guerre en tel éclat a mis votre valeur,

Que je tremble pour Albe et prévois son malheur.

Horace

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,

Voyant ceux qu’elle oublie, et les trois qu’elle nomme.

C’est un aveuglement pour elle bien fatal,

D’avoir tant à choisir, et de choisir si mal.

Mais quoique ce combat me promette un cercueil,

La gloire de ce choix m’enfle d’un juste orgueil ;

Mon esprit en conçoit une mâle assurance :

J’ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance.

Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie

Remplira son attente, ou quittera la vie.

Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement :

Ce noble désespoir périt malaisément.

Rome, quoi qu’il en soit, ne sera point sujette,

Que mes derniers soupirs n’assurent ma défaite.

Curiace

Hélas ! C’est bien ici que je dois être plaint.

Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.

Dures extrémités, de voir Albe asservie,

Ou sa victoire au prix d’une si chère vie.

Horace

Quoi ! Vous me pleureriez mourant pour mon pays !

Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;

La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,

Et je le recevrais en bénissant mon sort,

Si Rome et tout l’état perdaient moins en ma mort.

Curiace

À vos amis pourtant permettez de le craindre ;

Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :

La gloire en est pour vous, et la perte pour eux ;

Il vous fait immortel, et les rend malheureux :

On perd tout quand on perd un ami si fidèle.

Mais Flavian m’apporte ici quelque nouvelle.

Scène II. Curiace, Flavian

Curiace

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

Flavian

Je viens pour vous l’apprendre.

Curiace

Eh bien, qui sont les trois ?

Flavian

Vos deux frères et vous.

Curiace

Qui ?

Flavian

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ?

Ce choix vous déplaît-il ?

Curiace

Non, mais il me surprend :

Je m’estimais trop peu pour un honneur si grand.

Flavian

Dirai-je au dictateur, dont l’ordre ici m’envoie,

Que vous le recevez avec si peu de joie ?

Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

Curiace

Dis-lui que l’amitié, l’alliance et l’amour

Ne pourront empêcher que les trois Curiaces

Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

Flavian

Contre eux ! Ah ! C’est beaucoup me dire en peu de mots.

Curiace

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

Scène III. Curiace, Horace

Curiace

Que désormais le ciel, les enfers et la terre

Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;

Que les hommes, les dieux, les démons et le sort

Préparent contre nous un général effort !

Je mets à faire pis, en l’état où nous sommes,

Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes.

Horace

Le sort qui de l’honneur nous ouvre la barrière

Offre à notre constance une illustre matière ;

Il épuise sa force à former un malheur

Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;

Et comme il voit en nous des âmes peu communes,

Hors de l’ordre commun il nous fait des fortunes.

Combattre un ennemi pour le salut de tous,

Et contre un inconnu s’exposer seul aux coups,

D’une simple vertu c’est l’effet ordinaire :

Mille déjà l’ont fait, mille pourraient le faire ;

Mourir pour le pays est un si digne sort,

Qu’on briguerait en foule une si belle mort ;

Mais vouloir au public immoler ce qu’on aime,

S’attacher au combat contre un autre soi-même,

Attaquer un parti qui prend pour défenseur

Le frère d’une femme et l’amant d’une sœur,

Et rompant tous ces nœuds, s’armer pour la patrie

Contre un sang qu’on voudrait racheter de sa vie,

Une telle vertu n’appartenait qu’à nous ;

L’éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,

Et peu d’hommes au cœur l’ont assez imprimée

Pour oser aspirer à tant de renommée.

Curiace

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr.

L’occasion est belle, il nous la faut chérir.

Nous serons les miroirs d’une vertu bien rare ;

Mais votre fermeté tient un peu du barbare.

Pour moi, je l’ose dire, et vous l’avez pu voir,

Je n’ai point consulté pour suivre mon devoir ;

Notre longue amitié, l’amour, ni l’alliance,

N’ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;

Et puisque par ce choix Albe montre en effet

Qu’elle m’estime autant que Rome vous a fait,

Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;

J’ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme :

Encor qu’à mon devoir je coure sans terreur,

Mon cœur s’en effarouche, et j’en frémis d’horreur ;

J’ai pitié de moi-même, et jette un œil d’envie

Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,

Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.

Ce triste et fier honneur m’émeut sans m’ébranler :

J’aime ce qu’il me donne, et je plains ce qu’il m’ôte ;

Et si Rome demande une vertu plus haute,

Je rends grâces aux dieux de n’être pas romain,

Pour conserver encor quelque chose d’humain.

Horace

Si vous n’êtes romain, soyez digne de l’être ;

Et si vous m’égalez, faites-le mieux paraître.

La solide vertu dont je fais vanité

N’admet point de faiblesse avec sa fermeté ;

Et c’est mal de l’honneur entrer dans la carrière

Que dès le premier pas regarder en arrière.

Notre malheur est grand ; il est au plus haut point ;

Je l’envisage entier, mais je n’en frémis point :

Contre qui que ce soit que mon pays m’emploie,

J’accepte aveuglément cette gloire avec joie ;

Celle de recevoir de tels commandements

Doit étouffer en nous tous autres sentiments.

Qui, près de le servir, considère autre chose,

À faire ce qu’il doit lâchement se dispose ;

Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.

Rome a choisi mon bras, je n’examine rien :

Avec une allégresse aussi pleine et sincère

Que j’épousai la sœur, je combattrai le frère ;

Et pour trancher enfin ces discours superflus,

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Curiace

Je vous connais encore, et c’est ce qui me tue ;

Mais cette âpre vertu ne m’était pas connue ;

Comme notre malheur elle est au plus haut point :

Souffrez que je l’admire et ne l’imite point.

Horace

Non, non, n’embrassez pas de vertu par contrainte ;

Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,

En toute liberté goûtez un bien si doux ;

Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.

Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme

À se bien souvenir qu’elle est toujours ma femme,

À vous aimer encor, si je meurs par vos mains,

Et prendre en son malheur des sentiments romains

Scène IV. Horace, Camille, Curiace

Horace

Avez-vous su l’état qu’on fait de Curiace,

Ma sœur ?

Camille

Hélas ! Mon sort a bien changé de face.

Horace

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur ;

Et si par mon trépas il retourne vainqueur,

Ne le recevez point en meurtrier d’un frère,

Mais en homme d’honneur qui fait ce qu’il doit faire,

Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,

Par sa haute vertu, qu’il est digne de vous.

Comme si je vivais, achevez l’hyménée ;

Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,

Faites à ma victoire un pareil traitement :

Ne me reprochez point la mort de votre amant.

Querellez ciel et terre, et maudissez le sort ;

Mais après le combat ne pensez plus au mort.

Je ne vous laisserai qu’un moment avec elle,

Puis nous irons ensemble où l’honneur nous appelle.

Scène V. Camille, Curiace

Camille

Iras-tu, Curiace, et ce funeste honneur

Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

Curiace

Hélas ! Je vois trop bien qu’il faut, quoi que je fasse,

Mourir, ou de douleur, ou de la main d’Horace.

Je vais comme au supplice à cet illustre emploi,

Je maudis mille fois l’état qu’on fait de moi,

Je hais cette valeur qui fait qu’Albe m’estime ;

Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,

Elle se prend au ciel, et l’ose quereller ;

Je vous plains, je me plains ; mais il y faut aller.

Camille

Non ; je te connais mieux, tu veux que je te prie

Et qu’ainsi mon pouvoir t’excuse à ta patrie.

Tu n’es que trop fameux par tes autres exploits :

Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.

Autre n’a mieux que toi soutenu cette guerre ;

Autre de plus de morts n’a couvert notre terre :

Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;

Souffre qu’un autre ici puisse ennoblir le sien.

Curiace

Que je souffre à mes yeux qu’on ceigne une autre tête

Des lauriers immortels que la gloire m’apprête,

Ou que tout mon pays reproche à ma vertu

Qu’il aurait triomphé si j’avais combattu ?

Camille

Quoi ! Tu ne veux pas voir qu’ainsi tu me trahis !

Curiace

Avant que d’être à vous, je suis à mon pays.

Camille

Mais te priver pour lui toi-même d’un beau-frère,

Ta sœur de son mari !

Curiace

Telle est notre misère :

Le choix d’Albe et de Rome ôte toute douceur

Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

Camille

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,

Et demander ma main pour prix de ta conquête !

Curiace

Il n’y faut plus penser : en l’état où je suis,

Vous aimer sans espoir, c’est tout ce que je puis.

Vous en pleurez, Camille ?

Camille

Il faut bien que je pleure :

Mon insensible amant ordonne que je meure ;

Et quand l’hymen pour nous allume son flambeau,

Il l’éteint de sa main pour m’ouvrir le tombeau.

*Ils s’écartent l’un de l’autre.*

Curiace

Que les pleurs d’une amante ont de puissants discours,

Et qu’un bel œil est fort avec un tel secours !

Que mon cœur s’attendrit à cette triste vue !

Ma constance contre elle à regret s’évertue.

Scène VI. Curiace, Sabine, Horace, Camille

Curiace

Dieux ! Sabine le suit. Pour ébranler mon cœur,

Est-ce peu de Camille ? Y joignez-vous ma sœur ?

Sabine

Non, non, mon frère, non ; je ne viens en ce lieu

Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.

Si ce malheur illustre ébranlait l’un de vous,

Je le désavouerais pour frère ou pour époux.

Horace

Ô ma femme !

Curiace

Ô ma sœur !

Camille

Courage ! Ils s’amollissent.

Sabine

Vous poussez des soupirs ; vos visages pâlissent !

Scènes VII et VIII. Le vieil Horace, Curiace, Sabine, Horace, Camille

Le vieil Horace

Qu’est-ce-ci, mes enfants ? Écoutez-vous vos flammes,

Et perdez-vous encor le temps avec des femmes ?

Leurs plaintes ont pour vous trop d’art et de tendresse.

Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse.

Horace

Mon père, retenez des femmes qui s’emportent,

Et de grâce empêchez surtout qu’elles ne sortent.

Le vieil Horace

J’en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent ;

Ne pensez qu’aux devoirs que vos pays demandent.

Curiace

Quel adieu vous dirai-je ? Et par quels compliments…

Le vieil Horace

Ah ! N’attendrissez point ici mes sentiments ;

Pour vous encourager ma voix manque de termes ;

Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;

Moi-même en cet adieu j’ai les larmes aux yeux.

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

ACTE III

Scène VI. Le vieil Horace, Julie, Sabine, Camille

Le vieil Horace

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

Julie

Mais plutôt du combat les funestes effets :

Rome est sujette d’Albe, et vos fils sont défaits ;

Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

Le vieil Horace

Ô d’un triste combat effet vraiment funeste !

Rome est sujette d’Albe, et pour l’en garantir

Il n’a pas employé jusqu’au dernier soupir !

Non, non, cela n’est point, on vous trompe, Julie ;

Rome n’est point sujette, ou mon fils est sans vie :

Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

Julie

Mille, de nos remparts, comme moi l’ont pu voir.

Il s’est fait admirer tant qu’ont duré ses frères ;

Mais comme il s’est vu seul contre trois adversaires,

Près d’être enfermé d’eux, sa fuite l’a sauvé.

Le vieil Horace

Et nos soldats trahis ne l’ont point achevé ?

Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite ?

Julie

Je n’ai rien voulu voir après cette défaite.

Camille

Ô mes frères !

Le vieil Horace

Tout beau, ne les pleurez pas tous ;

Deux jouissent d’un sort dont leur père est jaloux.

Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;

La gloire de leur mort m’a payé de leur perte :

Pleurez l’autre, pleurez l’irréparable affront

Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;

Pleurez le déshonneur de toute notre race,

Et l’opprobre éternel qu’il laisse au nom d’Horace.

Julie

Que vouliez-vous qu’il fît contre trois ?

Le vieil Horace

Qu’il mourût,

Ou qu’un beau désespoir alors le secourût.

N’eût-il que d’un moment reculé sa défaite,

Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;

Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,

Et c’était de sa vie un assez digne prix.

Sabine

Suivons-le promptement, la colère l’emporte.

Dieux ! Verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?

Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,

Et toujours redouter la main de nos parents ?

ACTE IV

Scène II. Valère, le vieil Horace, Camille

Valère

Envoyé par le roi pour consoler un père,

Et pour lui témoigner…

Le vieil Horace

N’en prenez aucun soin :

C’est un soulagement dont je n’ai pas besoin ;

Et j’aime mieux voir morts que couverts d’infamie

Ceux que vient de m’ôter une main ennemie.

Tous deux pour leur pays sont morts en gens d’honneur ;

Il me suffit.

Valère

Que parlez-vous ici d’Albe et de sa victoire ?

Ignorez-vous encor la moitié de l’histoire ?

Le vieil Horace

Je sais que par sa fuite il a trahi l’état.

Valère

Oui, s’il eût en fuyant terminé le combat ;

Mais on a bientôt vu qu’il ne fuyait qu’en homme

Qui savait ménager l’avantage de Rome.

Le vieil Horace

Quoi, Rome donc triomphe !

Valère

Apprenez, apprenez

La valeur de ce fils qu’à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure

Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,

Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d’eux,

Il sait bien se tirer d’un pas si dangereux ;

Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse

Divise adroitement trois frères qu’elle abuse.

Chacun le suit d’un pas ou plus ou moins pressé,

Selon qu’il se rencontre ou plus ou moins blessé.

Horace, les voyant l’un de l’autre écartés,

Se retourne, et déjà les croit demi-domptés :

Il attend le premier, et c’était votre gendre.

L’autre, tout indigné qu’il ait osé l’attendre,

En vain en l’attaquant fait paraître un grand cœur ;

Le sang qu’il a perdu ralentit sa vigueur.

Albe à son tour commence à craindre un sort contraire ;

Elle crie au second qu’il secoure son frère :

Il se hâte et s’épuise en efforts superflus ;

Il trouve en les joignant que son frère n’est plus.

Camille

Hélas !

Valère

Tout hors d’haleine il prend pourtant sa place,

Et redouble bientôt la victoire d’Horace :

Son courage sans force est un débile appui ;

Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.

L’air résonne des cris qu’au ciel chacun envoie ;

Albe en jette d’angoisse, et les Romains de joie.

Comme notre héros se voit près d’achever,

C’est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :

« J’en viens d’immoler deux aux mânes de mes frères ;

Rome aura le dernier de mes trois adversaires,

C’est à ses intérêts que je vais l’immoler, »

Dit-il ; et tout d’un temps on le voit y voler.

La victoire entre eux deux n’était pas incertaine ;

L’Albain percé de coups ne se traînait qu’à peine,

Et comme une victime aux marches de l’autel,

Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :

Aussi le reçoit-il, peu s’en faut, sans défense,

Et son trépas de Rome établit la puissance.

Le vieil Horace

Ô mon fils ! Ô ma joie ! Ô l’honneur de nos jours !

Ô d’un état penchant l’inespéré secours !

Vertu digne de Rome, et sang digne d’Horace !

Appui de ton pays, et gloire de ta race !

Scène III. Le vieil Horace, Camille.

Le vieil Horace

Ma fille, il n’est plus temps de répandre des pleurs ;

Il sied mal d’en verser où l’on voit tant d’honneurs ;

On pleure injustement des pertes domestiques,

Quand on en voit sortir des victoires publiques.

Rome triomphe d’Albe, et c’est assez pour nous ;

Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

En la mort d’un amant vous ne perdez qu’un homme

Dont la perte est aisée à réparer dans Rome.

Cependant étouffez cette lâche tristesse ;

Recevez votre frère avec moins de faiblesse ;

Faites-vous voir sa sœur, et qu’en un même flanc

Le ciel vous a tous deux formés d’un même sang.

Scène IV. Camille

Camille

Oui, je lui ferai voir, par d’infaillibles marques,

Qu’un véritable amour brave la main des Parques,

Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans

Qu’un astre injurieux nous donne pour parents.

Tu blâmes ma douleur, tu l’oses nommer lâche ;

Je l’aime d’autant plus que plus elle te fâche,

Impitoyable père, et par un juste effort

Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.

En vit-on jamais un dont les rudes traverses

Prissent en moins de rien tant de faces diverses,

Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,

Et portât tant de coups avant le coup mortel ?

Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte

De joie et de douleur, d’espérance et de crainte,

Asservie en esclave à plus d’événements,

Et le piteux jouet de plus de changements ?

Un oracle m’assure, un songe me travaille ;

La paix calme l’effroi que me fait la bataille ;

Mon hymen se prépare, et presque en un moment

Pour combattre mon frère on choisit mon amant ;

Ce choix me désespère, et tous le désavouent ;

La partie est rompue, et les dieux la renouent ;

Rome semble vaincue, et seul des trois Albains,

Curiace en mon sang n’a point trempé ses mains.

Ô dieux ! Sentais-je alors des douleurs trop légères

Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères,

Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir

L’aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir ?

Sa mort m’en punit bien, et la façon cruelle

Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle :

Son rival me l’apprend, et faisant à mes yeux

D’un si triste succès le récit odieux,

Il porte sur le front une allégresse ouverte,

Que le bonheur public fait bien moins que ma perte ;

Et bâtissant en l’air sur le malheur d’autrui,

Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.

Mais ce n’est rien encore au prix de ce qui reste :

On demande ma joie en un jour si funeste ;

Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,

Et baiser une main qui me perce le cœur.

En un sujet de pleurs si grand, si légitime,

Se plaindre est une honte, et soupirer un crime ;

Leur brutale vertu veut qu’on s’estime heureux,

Et si l’on n’est barbare, on n’est point généreux.

Dégénérons, mon cœur, d’un si vertueux père ;

Soyons indigne sœur d’un si généreux frère :

C’est gloire de passer pour un cœur abattu,

Quand la brutalité fait la haute vertu.

Éclatez, mes douleurs : à quoi bon vous contraindre ?

Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre ?

Pour ce cruel vainqueur n’ayez point de respect ;

Loin d’éviter ses yeux, croissez à son aspect ;

Offensez sa victoire, irritez sa colère,

Et prenez, s’il se peut, plaisir à lui déplaire.

Il vient : préparons-nous à montrer constamment

Ce que doit une amante à la mort d’un amant.

Scène V. Horace, Camille

Horace

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,

Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,

Qui nous rend maîtres d’Albe ; enfin voici le bras

Qui seul fait aujourd’hui le sort de deux états ;

Vois ces marques d’honneur, ces témoins de ma gloire,

Et rends ce que tu dois à l’heur de ma victoire.

Camille

Recevez donc mes pleurs, c’est ce que je lui dois.

Horace

Rome n’en veut point voir après de tels exploits,

Et nos deux frères morts dans le malheur des armes

Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :

Quand la perte est vengée, on n’a plus rien perdu.

Camille

Puisqu’ils sont satisfaits par le sang épandu,

Je cesserai pour eux de paraître affligée,

Et j’oublierai leur mort que vous avez vengée ;

Mais qui me vengera de celle d’un amant,

Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

Horace

Que dis-tu, malheureuse ?

Camille

Ô mon cher Curiace !

Horace

Ô d’une indigne sœur insupportable audace !

D’un ennemi public dont je reviens vainqueur

Le nom est dans ta bouche et l’amour dans ton cœur !

Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !

Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !

Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,

Ne me fais plus rougir d’entendre tes soupirs ;

Tes flammes désormais doivent être étouffées ;

Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées :

Qu’ils soient dorénavant ton unique entretien.

Camille

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;

Et si tu veux enfin que je t’ouvre mon âme,

Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :

Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;

Je l’adorais vivant, et je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l’avais laissée ;

Tu ne revois en moi qu’une amante offensée,

Qui comme une furie attachée à tes pas,

Te veut incessamment reprocher son trépas.

Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,

Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,

Et que jusques au ciel élevant tes exploits,

Moi-même je le tue une seconde fois !

Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,

Que tu tombes au point de me porter envie ;

Et toi, bientôt souiller par quelque lâcheté

Cette gloire si chère à ta brutalité !

Horace

Ô ciel ! Qui vit jamais une pareille rage !

Crois-tu donc que je sois insensible à l’outrage,

Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?

Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,

Et préfère du moins au souvenir d’un homme

Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

Camille

Rome, l’unique objet de mon ressentiment !

Rome, à qui vient ton bras d’immoler mon amant !

Rome qui t’a vu naître, et que ton cœur adore !

Rome enfin que je hais parce qu’elle t’honore !

Puissent tous ses voisins ensemble conjurés

Saper ses fondements encor mal assurés !

Et si ce n’est assez de toute l’Italie,

Que l’orient contre elle à l’occident s’allie ;

Que cent peuples unis des bouts de l’univers

Passent pour la détruire et les monts et les mers !

Qu’elle-même sur soi renverse ses murailles,

Et de ses propres mains déchire ses entrailles !

Que le courroux du ciel allumé par mes vœux

Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !

Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,

Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,

Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Horace, *la main à l'épée, et poursuivant sa soeur qui s'enfuit.*

C’est trop, ma patience à la raison fait place ;

Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

Camille, *blessée derrière le théâtre.*

Ah ! Traître !

Horace

Ainsi reçoive un châtiment soudain

Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

*Le vieil Horace arrive, regarde la scène en silence et comprend ce qui s’est passé.*

ACTE V

Scène II. Le vieil Horace, Tulle, Valère, Horace

Valère

Horace, le roi vient. Il sait ce qu’il vous doit

Il sait aussi le crime et il dira le droit.

Le vieil Horace

Permettez qu’à genoux…

Tulle

Non, levez-vous, mon père :

Je fais ce qu’en ma place un bon prince doit faire.

Mais je viens de savoir quel étrange malheur

D’un fils victorieux a suivi la valeur,

Et que son trop d’amour pour la cause publique

Par ses mains à son père ôte une fille unique.

Ce coup est un peu rude à l’esprit le plus fort ;

Et je doute comment vous portez cette mort.

Le vieil Horace

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

Tulle

C’est l’effet vertueux de votre expérience.

Beaucoup par un long âge ont appris comme vous

Que le malheur succède au bonheur le plus doux :

Valère

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois

Dépose sa justice et la force des lois,

Et que l’état demande aux princes légitimes

Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,

Souffrez qu’un bon sujet vous fasse souvenir

Que vous plaignez beaucoup ce qu’il vous faut punir ;

Souffrez…

Le vieil Horace

Quoi ? Qu’on envoie un vainqueur au supplice ?

Tulle

Permettez qu’il achève, et je ferai justice :

J’aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu.

C’est par elle qu’un roi est lieutenant des dieux.

Valère

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,

Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.

Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s’irritent ;

S’il en reçoit beaucoup, ses hauts faits le méritent ;

Mais puisque d’un tel crime il s’est montré capable,

Qu’il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.

Sire, c’est ce qu’il faut que votre arrêt décide.

En ce lieu Rome a vu le premier parricide ;

La suite en est à craindre, et la haine des cieux :

Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

Tulle

Défendez-vous, Horace.

Horace

À quoi bon me défendre ?

Vous savez l’action, vous la venez d’entendre ;

Ce que vous en croyez me doit être une loi.

Sire, on se défend mal contre l’avis d’un roi.

Je ne reproche point à l’ardeur de Valère

Qu’en amant de la sœur il accuse le frère :

Mes vœux avec les siens conspirent aujourd’hui ;

Il demande ma mort, je la veux comme lui.

Un seul point entre nous met cette différence,

Que mon honneur par là cherche son assurance,

Et qu’à ce même but nous voulons arriver,

Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.

Encor le fallait-il sitôt que j’eus vaincu,

Puisque pour mon honneur j’ai déjà trop vécu.

Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur

Je m’immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

Scène III. Le vieil Horace, Tulle, Valère, Horace, Sabine

Sabine

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme

Les douleurs d’une sœur, et celles d’une femme,

Qui toute désolée, à vos sacrés genoux,

Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.

Le vieil Horace

Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :

Rome aujourd’hui m’a vu père de quatre enfants ;

Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle ;

Il m’en reste encore un, conservez-le pour elle :

Sire, j’en ai trop dit ; mais l’affaire vous touche ;

Et Rome toute entière a parlé par ma bouche.

Valère

Sire, permettez-moi…

Tulle

Valère, c’est assez :

Cette énorme action faite presque à nos yeux

Outrage la nature, et blesse jusqu’aux dieux.

Si d’ailleurs nous voulons regarder le coupable,

Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,

Vient de la même épée et part du même bras

Qui me fait aujourd’hui maître de deux états,

Qui met fin à la guerre, qui met fin à notre ire,

Qui rétablit la paix, qui prépare un empire.

Le poids de son devoir, l’amour de sa maison

Et l’horreur du combat ont perdu sa raison.

Sa folie en a fait autre chose qu’un homme :

Les dieux l’ont ordonné pour la gloire de Rome.

Albe tu peux sans craindre obéir à la Ville

Le destin l’a voulu, et la mort de Camille

Montre que tes guerriers méritent les honneurs :

Et ce n’est pas un homme qui vainquit leur valeur.

Vis donc Horace, vis ! que Rome dissimule

Ce que dès sa naissance elle vit en Romule !

Ton crime quoiqu’énorme et digne du trépas,

Sera mieux impuni que puni ici-bas.

Vivre et te souvenir seront tes châtiments.

Puisse Rome ne peut pas payer dans les tourments

Les suites rigoureuses de ton parricide

Et du sang innocent se montrer moins avide.

Sache un roi plus puissant t’enseigner une loi

Qui te rende plus digne et du ciel et de toi !

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice ;

Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,

Si nos prêtres, avant que de sacrifier,

Ne trouvaient les moyens de le purifier :

Son père en prendra soin ; il lui sera facile

D’apaiser tout d’un temps les mânes de Camille.

Je la plains ; et pour rendre à son sort rigoureux

Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,

Puisqu’en un même jour l’ardeur d’un même zèle

Achève le destin de son amant et d’elle,

Je veux qu’un même jour, témoin de leurs deux morts,

En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

« Albe et Rome demain prendront une autre face ;

Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,

Et tu seras unie avec ton Curiace,

Sans qu’aucun mauvais sort t’en sépare jamais. »